

génie, elle était aussi son défaut. On peut dire avec vérité que trois excès de prudence dynastique furent les trois principales causes de sa perte. Les fortifications de Paris qui menacèrent de loin la liberté. le mariage du duc de Montpensier en Espagne, présage de guerre de succession dans un intérêt dynastique. enfin la régence donnée au duc de Nemours, qui enleva à la cause de la monarchie en ce moment l'innocence d'une jeune femme et l'intérêt pour un enfant, ces prestiges infaillibles sur le peuple.

## XXIII.

La duchesse agenouillée devant le roi resta longtemps dans cette attitude. On avait envoyé chercher des voitures de la cour. la populace les avait déjà incendiées en passant sur la place du Carrousel. une décharge des insurgés avait tué le piqueur qui allait les chercher. Il fallut renoncer à ce moyen de départ.

Le roi sortit par la porte d'un souterrain qui communique de ses appartements au jardin des Tuileries. Il traversa à pied ce même jardin que Louis XVI, Marie - Antoinette et leurs enfants avaient traversé à l'aurore du 10 août en se réfugiant à l'Assemblée nationale, chemin d'échafaud ou d'exil que les rois ne refont jamais.

La reine consolait le roi de quelques mots pro-

noncés à voix basse. un groupe de serviteurs fidèles, d'officiers, de femmes et d'enfants, suivait en silence. Deux petites voitures de place prises au hasard par un officier déguisé dans les rues où elles stationnaient pour le service du public étaient apostées à l'issue des Tuileries à l'extrémité de la terrasse. Les forces surexcitées par la longue crise avaient défailli au grand air dans les nerfs de la reine. Elle sanglotait, elle chancelait, elle trébuchait au dernier pas. il fallut que le roi la soulevât dans ses bras pour la placer dans la voiture, il y monta après elle. La duchesse de Nemours, grâce et beauté de cette cour, monta éplorée avec ses enfants dans la seconde voiture, cherchant d'un œil inquiet son mari resté aux prises avec les difficultés et les périls de son devoir. Un escadron de cuirassiers enveloppa les deux voitures. elles partirent au galop sur le quai de Passy. A l'extrémité des Champs-Élysées quelques coups de feu saluèrent de loin le cortège et abattirent deux chevaux de l'escorte sous les yeux du roi. on fuyait vers Saint-Cloud.

## XXIV.

Le duc de Nemours était resté auprès de la duchesse d'Orléans, plus attentif au sort de cette princesse et de ses neveux confiés à sa prudence

qu'à sa propre ambition. Ce prince impopulaire se montra seul par son désintéressement et par son courage digne de popularité. le Carrousel et les cours étaient désormais sans défenseurs. Le château forcé pouvait être le tombeau de la duchesse d'Orléans et de ses enfants ; le duc de Nemours avait désormais la responsabilité de toutes ces vies et du sang du peuple. Des parlementaires l'abordèrent sous le péristyle du pavillon de l'Horloge. ils le sommèrent de retirer les troupes et de livrer le palais à la garde nationale. Ce prince convaincu que le peuple armé et vainqueur dans la milice civique pouvait seul imposer au peuple insurgé donna l'ordre. Les troupes se retirèrent en silence et se replièrent par le jardin. Le duc de Nemours resta le dernier pour protéger le départ de la duchesse d'Orléans.

Pendant que l'évacuation du château par les troupes s'opérait ainsi, un petit nombre d'officiers et de conseillers, les uns dévoués à la dynastie, les autres à la personne, quelques-uns à l'infortune seule d'une femme, délibéraient autour de la duchesse d'Orléans et de ses enfants. on y remarquait le général Gourgaud, ami de l'Empereur, son compagnon volontaire d'exil à Sainte-Hélène, accoutumé au malheur et à la fidélité, un fils du maréchal Ney M. d'Elchingen, MM. de Montguyon Villaumez, et de Bois Milon. Trois coups de canon

firent frémir les vitres de l'appartement. la duchesse poussa un cri. c'était l'artillerie en retraite qui tirait sur le peuple débouchant du quai sur le Carrousel. La princesse envoya le général Gourgaud arrêter le feu. les canonniers éteignirent les mèches en signe de paix. Le général Gourgaud rentra. M. Dupin le suivait.

M. Dupin moins juriste que législateur, longtemps président de la chambre des députés, orateur éminent, tradition vivante de l'esprit de résistance et de liberté légale dans la monarchie qui avait caractérisé jadis les Harlay, les Molé, les l'Hopital, démocrate de mœurs et de costume, royaliste d'habitude et de sentiment, avait été depuis 1815 le conseil domestique et l'ami tour à tour rude et caressant du duc d'Orléans devenu roi. L'austérité de sa parole, l'àpreté de ses sarcasmes, avaient couvert aux yeux du pays les condescendances de son attachement personnel à la famille royale. il se vengeait sur les ministres de la couronne de ses facilités avec le roi. Sa popularité compromise par la cour lui revenait par son indépendance dans le parlement. Savant, éloquent, habile, oracle de la magistrature, inflexible de ton, pliant aux révolutions, redouté des faibles, considéré des forts, égal aux événements, M. Dupin était une des grandes autorités de l'opinion. là où il passait, beaucoup d'autres passaient après lui. il se présenta à l'heure

décisive où la révolution cherchait un drapeau. il le prit naturellement dans cette femme et dans cet enfant. nulle main n'était plus propre à le tenir et à le faire adopter.

La duchesse le vit entrer comme un augure de force et de paix. « Ah ! Monsieur, que venez-vous me dire, s'écria-t-elle ? — Je viens vous dire, Madame, répondit M. Dupin avec l'accent d'une triste mais forte espérance, que peut-être le rôle d'une seconde Marie-Thérèse vous est réservé ? — Guidez-moi, Monsieur, reprit la princesse, ma vie appartient à la France et à mes enfants. — Eh bien, partons, Madame, il n'y a pas un instant à perdre. Allons à la Chambre des députés. »

C'était en effet le seul parti à prendre pour la duchesse. La régence déjà perdue dans les rues pouvait se retrouver à la Chambre des députés, si la Chambre des députés discréditée par l'esprit de cour dans la nation, eût conservé assez d'ascendant pour arrêter la monarchie sur sa pente. la présence d'une femme, les grâces et l'innocence d'un enfant, étaient plus entraînants que tous les discours. L'éloquence en action c'est la pitié. Le manteau sanglant de César étalé à la tribune est moins émouvant qu'une larme de femme jeune et belle présentant un enfant orphelin aux représentants d'un peuple sensible.

Le duc de Nemours après avoir reçu les adieux

de son père et couvert son départ de sa personne, entra pendant que le dernier bataillon des troupes du Carrousel défilait par le jardin et par le quai.

## XXV.

La duchesse se mit en marche. elle tenait par la main le comte de Paris son fils aîné. le duc de Chartres son autre enfant était porté dans les bras d'un aide de camp. Le duc de Nemours prêt à tous les sacrifices pour sauver sa belle-sœur et la royauté de son pupille marchait à côté de la princesse. M. Dupin s'entretenait avec elle de l'autre côté. Quelques officiers de la maison suivaient en silence. Un valet de chambre nommé Hubert attaché aux enfants était toute l'escorte de cette régence. ce règne n'avait à parcourir avant de s'engloutir avec le trône que l'espace de ce jardin des rois au Palais de la représentation.

A peine la princesse était-elle aux deux tiers du jardin qu'une colonne de républicains qui combattait depuis la veille en se grossissant et en se rapprochant toujours, entraît malgré les troupes dans le palais, inondait les salles, balayait les traces de la royauté, proclamait la république, enlevait le drapeau qui servait de dais au trône, et ne faisant qu'une courte halte dans le palais emporté, se re-

formait aussitôt pour marcher sur la Chambre des députés sur les pas de la régente. C'était la colonne commandée par le capitaine Dunoyer, qui se multiplia dans cette journée.

---

## LIVRE QUATRIÈME.

---

### I.

Remontons de quelques instants le cours rapide et multiple des événements, et racontons ce qui se passait simultanément à la Chambre des députés.

Lamartine étranger à toute espèce de conjuration contre la monarchie, s'était endormi la veille consterné du sang répandu sur le boulevard, mais fermement convaincu que la nuit qui avait fait trêve à la lutte, et que le jour qui allait déclarer de nouvelles concessions de la royauté, pacifieraient le mouvement. Sans parti à la Chambre, sans complice dans la rue, retenu par une indisposition, il ne songeait pas à sortir de son inaction. Qu'importait sa présence dans l'Assemblée pour entendre seulement les noms et le programme ordinaire d'un nouveau ministère? les événements se passaient au-dessus de lui. il les apprendrait comme le public avec indifférence ou avec joie selon qu'ils paraîtraient servir ou desservir la cause désintéressée qu'il portait dans son cœur.